

## COMPTES RENDUS DE LECTURE

*CHRISTIAN PELRAS, Goulien, commune bretonne du Cap Sizun. Entre XIX<sup>e</sup> siècle et III<sup>e</sup> millénaire.*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, 490 p.

En juin 1962, Christian Pelras, jeune ethnologue formé par Leroi-Gourhan, s'installait pour deux ans à Goulien, petite commune bretonne d'à peine 800 âmes entre Douarnenez et la Pointe du Raz. De son séjour, il tira une thèse de troisième cycle qui, légèrement remaniée, fit l'objet d'une publication, en 1966, dans *Les Cahiers du Centre de Recherches Anthropologiques*. Énorme contribution à l'ethnologie des sociétés rurales bretonnes, cette « étude d'ethnologie globale » resta confidentielle pendant de nombreuses années, c'est-à-dire connue des seuls spécialistes. Trente cinq ans plus tard, les Presses Universitaires de Rennes nous offre une réédition de l'ouvrage, augmenté d'un chapitre important intitulé « Goulien, An 2000 », rédigé après un nouveau séjour de plusieurs semaines en 1999. Avec ce « Goulien revisité », Christian Pelras nous fait suivre les évolutions de cette petite communauté capiste sur près de deux siècles, l'une des originalités de son travail étant de situer ses observations sur la contemporanéité dans une perspective historique, de son enracinement séculaire à son ouverture à la mondialisation.

L'ouvrage reprend donc la tradition, inaugurée dans les années 1920 par Robert et Helen Lynd avec leurs deux « Middletown », tradition qui, à l'époque même où l'auteur faisait sa première enquête, connaissait une embellie en France grâce à la parution des livres de Laurence Wylie (1958 et 1966) sur Roussillon, puis sur Chanzeaux. Tradition jamais tombée en désuétude dans les milieux ethnographiques puisqu'il s'agit là d'un mode d'investigation reconnu par la discipline. Mais, façon qui n'eut jamais la faveur de l'édition universitaire, la monographie étant considérée comme un genre mineur. Même si, avec le retour au local que l'on connaît depuis, elle rencontre de plus en plus l'intérêt du grand public, manière pour celui-ci de retrouver quelque peu ses racines. L'ouvrage de Christian Pelras plaira donc aux amoureux de la Bretagne et aux passionnés d'histoire locale ravis, ou rendus nostalgiques, par cette évocation minutieuse d'un passé pourtant proche, mais déjà si lointain. Mais, il sera surtout très utile à l'étudiant. Il trouvera là à la fois une monographie exemplaire par bien des aspects et matière à réflexion méthodologique. Il intéressera les spécialistes de différentes disciplines des sciences humaines (ethnologie, sociologie, histoire), qui pourront procéder à des comparaisons tant synchroniques que diachroniques.

L'ouvrage, de facture assez classique, reprend en cinq chapitres les thèmes de ce genre d'enquête. Le chapitre 1, « Le pays et les hommes », expose le cadre naturel, climatique et géographique du lieu, avec l'empreinte humaine que constituent les paysages (avant et après remembrement) et son habitat dis-

persé. Exposant l'évolution démographique, on note que Goulien, d'occupation ancienne (mégalithes et témoignages néolithiques), est frappée depuis longtemps par l'exode rural. D'où, dès les années 1960, un vieillissement préoccupant de la population. Ses habitants, vivant à l'extrême Ouest de la péninsule bretonne, à l'écart des grands centres urbains et des voies de communication, restés longtemps centrés sur leur espace local et leur voisinage immédiat, sont fortement marqués par leur identité « capiste », même si aucun costume spécifique, du moins chez les hommes, ne l'a jamais caractérisée. Le chapitre 2, « Les moyens de subsistance », passe en revue les structures socioprofessionnelles de cette commune majoritairement agricole (petite polyculture bretonne). Christian Pelras nous fait vivre les saisons dans quatre exploitations caractéristiques. Il nous entraîne dans leurs diverses tâches quotidiennes et leurs particularités culturelles. Les cultivateurs dominent donc largement un paysage où, malgré une large façade maritime, la pêche est désormais résiduelle (un seul pêcheur). Les autres activités restent en grande partie liées aux nécessités de l'agriculture et à l'approvisionnement des populations locales (commerces). Même si, particularité de Goulien et plus largement du Cap Sizun, on note une forte proportion de maçons. Et, passage obligé pour l'ethnologue d'alors, une attention particulière pour les vieux métiers ruraux disparus ou en voie de disparition. Mais, malgré une certaine connotation traditionaliste, Goulien n'est pas restée étrangère aux élans modernisateurs. En ce début des années 1960, la commune est remembrée, de nouveaux chemins sont percés, l'électrification est achevée. Toutes choses qui permettent la modernisation des exploitations, sous l'impulsion de jeunes paysans formés par la jeunesse agricole chrétienne (JAC, en fait, le mouvement rural des jeunes chrétiens – MRJC) et les groupements de vulgarisation agricole. Le chapitre 3, « Les conditions concrètes de la vie quotidienne » (la maison, son aménagement et son équipement ; l'alimentation, régime et procédés culinaires ; l'habillement ; les loisirs), nous fait passer d'un mode de vie traditionnel ayant peu évolué jusqu'à la guerre 1939-1945 (avec son *pen ti* et son mobilier ancien, son alimentation fruste, ses veillées, ses pardons) à celui qui s'impose durant ces années-là (nouvelles constructions selon un plan respectant une structure néo-traditionnelle, introduction de l'électroménager et de la télévision, etc.). Le chapitre suivant, « Traditions, pratiques et croyances », analyse de façon classique le cycle annuel des fêtes religieuses et de la vie individuelle. Cela pour remarquer une forte survivance des croyances pré-chrétiennes d'origine celtique, que caractérise particulièrement le culte des morts (importance de la Toussaint). Le dernier chapitre, « La société », traite tant d'un système de parenté assez largement endogame que des divisions territoriales et sociales (classes sociales, notables, âges, origines géographiques, groupements professionnels, etc.). On voit comment cette société locale partitionne son territoire. L'appartenance à un village est fondamentale, comme d'ailleurs l'appartenance au nord ou au sud de la commune. Ces identités et divisions géographiques interfèrent avec les parentés, les réseaux de clientèle, d'entraide, de sociabilité et même de loisirs. En conclusion, Christian Pelras observe qu'en ce début des années 1960 une société rurale ancienne est en train de se fondre dans la civilisation moderne. Le diagnostic est bien celui du passage radical d'une civilisation à une autre, aux bouleversements préparés par les transformations de tout le XX<sup>e</sup> siècle, et qui, s'accéléralant durant ces années-là, emportent le monde rural breton, français et plus largement européen.

Cependant, revenant trente-cinq ans après, Christian Pelras confesse qu'à

l'époque il ne soupçonnait pas l'ampleur des transformations subies depuis : disparition en une génération de l'agriculture « paysanne » au profit de celle d'aujourd'hui, « rationalisée, technicisée, encadrée, réglementée, normalisée, enseignée dans des écoles selon des modèles à peu près semblables d'un bout à l'autre de l'Europe occidentale ». Témoin d'un phénomène d'acculturation mettant en présence une « culture rurale traditionnelle » et une « culture citadine », il ne mesurait pas toutes les conséquences de ce choc : quasi-disparition de la langue, éclatement de la communauté villageoise et de l'identité communale (phénomène d'intercommunalité), déchristianisation d'une région réputée bastion du catholicisme (plus de prêtre résidant en l'an 2000), « homogénéisation des cultures locales au sein d'une civilisation moderne s'étendant à l'ensemble de l'Europe occidentale ». Processus qui d'ailleurs « ne sont pas particuliers à la France, ni même à l'Europe occidentale... (Ils) se sont produits ou sont en train de se produire actuellement au niveau planétaire, avec un décalage plus ou moins grand selon les cas dans l'ensemble du monde rural; (ils) touchent également les villageois et les paysans non-européens ». Phénomènes que l'auteur, spécialiste de l'Indonésie et de la Malaisie, a pu observer ailleurs et que l'on nomme actuellement « mondialisation ». Et il analyse les réactions à ce mouvement, notamment à travers l'affirmation d'une nouvelle identité bretonne, le goût pour son folklore, ses musiques et ses danses (*Festou Noz*).

La mutation a donc été profonde et importante comme l'avait noté Edgar Morin à la même période dans une commune proche, Plouzévet.

Rappeler cet ouvrage n'a rien d'artificiel et n'est pas pour faire ombrage à l'auteur de *Goulien* {...}. C'est plonger dans l'histoire d'une aventure assez unique en France : celle des enquêtes dites de Pont-Croix. En ce début des années 1960, sous les auspices de la Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGRST) et de son Comité d'analyses démographiques, économiques et sociales (CADES), près d'une centaine de chercheurs en sciences biologiques, humaines et sociales auscultèrent la petite commune bigouden de Plouzévet (3 800 habitants à l'époque). Pendant cinq années, anthropologues, notamment anthropologues physiques, généticiens, gérontologues, ethnologues, géographes, historiens, sociologues mesurèrent, questionnèrent, analysèrent, sillonnèrent Plouzévet. « Action concertée » d'envergure et unique en son genre, cette enquête multidisciplinaire se donnait plusieurs grands objectifs : faire coopérer différentes disciplines; tester une hypothèse chère à certains promoteurs du projet, celle d'une articulation entre la réalité biologique et les faits sociaux; favoriser l'émergence de l'expertise dans le domaine des sciences humaines et sociales. Et surtout, sur le plan social et économique, étudier un monde délaissé, celui d'une paysannerie en crise et qui se révoltait alors. Ceci se traduisait, en termes technocratiques de l'époque, par « adaptation du monde agricole et rural français aux conditions de la vie moderne », le changement étant conçu comme bon en lui-même, par lui-même, et tout ce qui le contrecarrait considéré comme des « résistances » néfastes aux évolutions nécessaires.

Dans ce cadre, il revint à Christian Pelras la lourde tâche de procéder seul (exception faite de l'aide de sa femme) à cette étude d'ethnologie globale d'une autre commune, voisine mais plus petite, donc théoriquement plus à la portée d'un seul chercheur. Ce travail devait donner aux spécialistes étudiant Plouzévet des points de comparaison. Le jeune ethnologue se fit donc géographe, historien, sociologue, folkloriste, économiste, etc. Il s'intéressa à l'agronomie et

aux techniques agricoles. Il pénétra le monde de la révolution domestique et électroménagère. Si, contrairement à ses collègues plozéviens, il ne mesura pas les habitants, il se pencha sur leur origine ethnique. Recherches accomplies en deux ans, avec une minutie d'observation qui confine parfois à l'obsession méticuleuse. On y trouve des descriptions d'intérieurs avec dessins à la clé, des plans de fermes, des calendriers agricoles, sans parler des menus, des recueils de dictons météorologiques et autres, ou des annotations sur le breton du lieu. Tout cela recueilli par immersion dans le milieu, selon la méthode de l'observation participante, avec aide aux travaux des champs et autres. Ce qui obligea Christian Pelras à apprendre suffisamment de breton pour « *noter et traduire textes et formules, mais (...) sans passer le seuil de la compréhension auditive, surtout dans le cas de conversations animées entre de nombreux interlocuteurs* ».

Christian Pelras ne prenait jamais de note devant ses interlocuteurs, se réservant le travail de remémoration une fois chez lui. Il n'enregistrait pas ses interviews au magnétophone. En revanche, armé d'une petite caméra 8 mm, il filmait la vie quotidienne, les travaux agricoles, les manifestations religieuses et les célébrations profanes des villageois de Goulien.

Rétrospectivement, on ne peut qu'être frappé par la tâche accomplie. Même si le genre monographique peut laisser sur sa faim un lecteur avide de théories ou de perspectives globales, ou si la posture ethnologique, privilégiant la microsociété, laisse au sociologue ou à l'historien le soin d'analyser les grandes tendances évolutives.

Ce travail, replacé dans le contexte de son époque et de la singularité de la grande enquête multidisciplinaire de Plozévet, illustre la légitimité de cette approche transdisciplinaire (appelée ici globale). Contrairement à ce qu'on voudrait nous faire entendre de plus en plus aujourd'hui, ce travail de chercheur solitaire possède une diversité, une richesse et une finesse que, bien souvent, les grands programmes interdisent. Car, seul dans son coin, Christian Pelras a réussi, à son niveau (rappelons qu'il s'agit d'une thèse de troisième cycle), ce qui a échoué, en grande partie, à Plozévet : le dialogue interdisciplinaire. On sait ce qu'il advint, là-bas, de cette utopie méthodologique. Parce que les études ne furent guère orientées par un questionnement global, le pilotage, polycéphale par nature, se traduisit par un morcellement des problématiques disciplinaires. L'intention affirmée de permettre la confrontation entre chercheurs sur place (on leur demanda de résider dans le même hôtel de Pont-Croix afin de constituer une sorte de petite communauté laborieuse et conviviale) se brisa sur la structuration hiérarchique et mandarinale de la recherche institutionnelle de l'époque. Rapidement, la recherche pluridisciplinaire dériva en travaux monodisciplinaires qui finalement restèrent, pour la majorité d'entre eux, dans le reliquat des tiroirs.

Autre originalité de l'approche de Christian Pelras : sa longue présence sur place, sa vie modeste dans un petit *pen ti* au mobilier traditionnel (acquis par la suite par le Musée des arts et traditions populaires), sa participation à la vie locale et aux labeurs des champs, son apprentissage du breton en firent un personnage adopté par les habitants. Son passage ne suscita pas les remous occasionnés par la venue de la centaine d'observateurs de Plozévet. Car, comme le montre très bien le film d'Ariel Nathan, *Retour à Plozévet*<sup>1</sup>, les Plozéviens ne

<sup>1</sup> Ariel Nathan, 2000, *Retour à Plozévet*, vidéo couleur, 52', Rennes, Vivement Lundi.

gardent pas tous un souvenir ravi de ces moments. Déjà les films, réalisés par Monique Gessain et projetés au moment des enquêtes, avaient soulevé pas mal d'émotion. Le fait de souligner la place d'activités rurales disparues ou en voie de disparition laissa un goût étrange d'archaïsme. Les projections suscitèrent remous et protestations, les chercheurs étant accusés de ne pas rendre compte de la réalité. Puis, lorsque Edgar Morin publia son livre en 1967, ouvrage essentiellement consacré à l'étude des chemins de la modernité, l'effervescence locale fut telle que Pierre-Jackez Hélias, habitant la commune voisine mais dont la mère était Plozévétienne, lui consacra une de ses émissions de télévision. Son auteur fut incriminé, pêle-mêle, de ne raconter que des cancons, d'avoir trahi la confiance des Plozévétiens, d'être un « mercenaire » mu par l'appât du gain, etc. L'estocade fut portée par l'auteur du *Cheval d'orgueil* : Edgar Morin ne parlant pas breton, il n'avait rien pu comprendre à l'âme des Plozévétiens. Implicitement, un tel argument dévaluait l'ensemble des recherches, car dans le groupe des enquêteurs, seul Donatien Laurent, spécialiste de la culture bretonne et celte, était britannophone. Se déversait ainsi sur Edgar Morin, qui publiait un livre hors du circuit confidentiel des spécialistes, l'acrimonie d'une partie de la population, irritée par cinq ans de recherches dont elle avait été tenue, en grande partie, écartée.

L'amitié et la reconnaissance que les gens de Goulien témoignent encore aujourd'hui envers Christian Pelras plaident en faveur de la démarche d'un enquêteur qui sait se fondre dans son objet d'études. Qui sait surtout reconnaître un vrai statut de sujet à ses interlocuteurs. Là est, sans doute, la supériorité de toute approche « qualitative » qui, en accordant une grande importance à la subjectivité des enquêtés, trouve plus de sève, de nuances et de richesse aux réalités sociales. À l'époque, les ethnologues étaient les plus aptes à de telles façons de faire, la sociologie cherchant à se démarquer en recourant de plus en plus aux chiffres.

Aussi, s'il fallait faire l'histoire des enquêtes de Pont-Croix (sujet de thèse particulièrement intéressant permettant à un étudiant d'aborder tant l'histoire de la structuration de nos disciplines que des problèmes méthodologiques, épistémologiques et même déontologiques toujours d'actualité), la contribution de Christian Pelras sera d'un recours précieux. Car son livre reste, avec ceux d'Edgar Morin (1967) et d'André Burguière (1975), l'un des rares témoignages publics de cette aventure.

Je terminerai par l'évocation du film<sup>2</sup> de Christian Pelras. Certes, il n'avait pas la maîtrise technique d'un Roger Morillière, caméraman attitré du Musée de l'Homme et de Jean Rouch. Comme tel d'ailleurs, et sous la direction de Monique et de Robert Gessain (coordinateur des enquêtes de Plozévet), Morillière participa à la réalisation de cinq films retraçant différents aspects de la réalité plozévétienne<sup>3</sup>. À Goulien, Pelras filmait avec moins de moyens et, sans doute, avec beaucoup moins d'ambition. Sorte de carnets de terrain, ses rushes une fois montés par Philippe Choupeaux de la Cinémathèque de Bre-

<sup>2</sup> *Goulien, le retour. Travaux, fêtes et saisons dans le cap Sizun, Goulien 1962-1964*, 2002, Cinémathèque de Bretagne.

<sup>3</sup> Cinq films de moyen métrage furent montés à partir de différents tournages et traitent, chacun, un thème particulier : la vie des agriculteurs, les pêcheurs de Pors-Poulhan, la vie du bourg, les gestes du repas, l'évolution du costume.

tagne (Brest), révèlent tout leur intérêt. Les scènes, fixées sur la pellicule sans le moindre apprêt, avec la seule intention de témoigner, sont d'une authenticité et d'une intimité rares. Malgré les imperfections des prises de vue, on se laisse bercer au rythme lent des saisons et des fêtes, des travaux des jours et des champs. On prend plaisir à revisiter ces moments commentés, en l'an 2000, par les acteurs eux-mêmes, l'ethnologue s'effaçant à leur profit. Avec le recul du temps, ce témoignage prend une valeur documentaire exceptionnelle et, déjà, patrimoniale. Les habitants, qui possèdent les cassettes et accourent dès que l'on en donne une projection publique sur grand écran, ne s'y trompent pas<sup>4</sup>.

En post-scriptum, je signalerai, aux lecteurs soucieux de parfaire leurs connaissances sur les enquêtes dites de Pont-Croix, la publication en 2001 du journal d'enquête qu'Edgar Morin écrivit durant son séjour à Plozévet. On y voit à l'œuvre un autre homme et une autre façon de procéder qui, si elle choqua certains à l'époque, mettait délibérément l'intention et l'accent sur ce qui était en train de changer<sup>5</sup>.

Bernard PAILLARD

CNRS

Ex-enquêteur à Plozévet (équipe d'Edgar Morin)

## BIBLIOGRAPHIE

- Burguière A. (1975). *Bretons de Plozévet*, Paris, Flammarion.
- Morin E. (2001). *Journal de Plozévet, Bretagne 1965*, La Tour d'Aigues, Les Éditions de l'Aube.
- Morin E. (1967). *Commune en France, la métamorphose de Plozévet*, Paris, Fayard.
- Pelras C. (1966). Goulien, commune rurale du Cap Sizun. Étude d'ethnologie globale, *Cahiers du Centre de Recherches Anthropologiques*, 6, t. 10, X<sup>e</sup> série, pp. 141-587.

---

<sup>4</sup> Les films sur Plozévet, eux aussi mis en cassettes VHS, font les délices des habitants. Ce genre d'engouement ne légitimerait-il pas la publication d'autres documents ? Je pense à tout ce qui fut enregistré à l'époque, notamment aux archives sonores recueillies par l'équipe d'Edgar Morin.

<sup>5</sup> En 2002, à l'initiative de la Délégation régionale Bretagne – Pays de la Loire du CNRS, les questions soulevées par la grande enquête pluridisciplinaire de Plozévet furent officiellement évoquées devant les habitants, lors des Premières Rencontres régionales CNRS, « Sciences et Citoyens », à Plozévet, 28 et 29 septembre. Voir <http://81.80.89.1/sc2002.html> et [http://www.dr17.cnrs.fr/communication/Cult\\_scient.htm](http://www.dr17.cnrs.fr/communication/Cult_scient.htm)